

à ceux qui  
ici et ailleurs  
vivent et se dépensent  
meurent et renaissent

## LA MAISON ET LA BRIQUE

Je suis semblable à celui qui portait sa brique  
pour montrer au monde comment était sa maison.  
Bertold Brecht

Quand la parole m'était confisquée  
et quand on m'a même ôté l'horizon  
quand je suis sorti en sifflant tout doucement  
et quand je plaisantais avec le fonctionnaire  
de l'émigration ou de la désintégration  
et faisais un au revoir de la main  
à la famille restée fermement debout derrière les clôtures  
aux amis qui survivaient  
et un moteur le droit toussait fort  
et l'hôtesse de l'air battait des cils  
comme si elle me disait je te connais  
moi j'avais étudié une théorie  
de l'exil mes puits d'exil  
mais ce cursus ne m'a servi à rien

comment savoir que les villes réservaient  
un quota de leur amour le plus austère  
à ceux qui arrivions  
avec la haine piétinant nos traces  
comment savoir qu'elles nous réservaient une place  
malgré leurs grandes pénuries  
et sans enquêter sur nos ferveurs  
moins encore sur nos groupes sanguins  
pour nous transmettre leurs joies  
et aussi leurs catastrophes  
pour que nous nous sentions  
comme à la maison

comment savoir que moi-même j'allais trouver  
des draps propres des petit-déjeuners des étreintes  
à pueyrredón et french  
à canning et las heras<sup>1</sup>  
et au lince  
et au barranco<sup>2</sup>  
et à arequipa au trois mille six cent<sup>3</sup>  
et au vedado<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Noms de rues de Buenos Aires

<sup>2</sup> Noms de quartiers de Lima

<sup>3</sup> Nom d'une rue de Lima

<sup>4</sup> Nom d'un quartier de La Havane

et n'importe où

il y a toujours des rues qui oublient les coups de feu  
les silences d'ardoise lunaire  
et qui choisissent de nous fêter de nous recevoir de nous pleurer  
avec leurs tendres fenêtres qui comprennent tout  
et des oiseaux inattendus parmi les fleurs et la suie  
aussi des places avec quelques pins épars  
qui demandent Monsieur comment vont-ils  
vos acacias vos peupliers  
et nos yeux se remplissent d'images  
en réalité nos arbres souffrent comme  
peuvent souffrir les chevaux les gens  
les moineaux les parapluies les nuages  
dans un pays qui n'a plus d'illusions

c'est incroyable mais je ne suis pas seul  
souvent je retrouve des mains et des voix  
ou je rencontre une fille pour aller sous la pluie  
et pouvoir apprendre de sa rugueuse beauté  
elle qui ne sait pas encore que la douleur  
est aussi un illustre nom de famille  
avec celui-ci ou avec celle-là nous nous regardons de loin  
et nous nous reconnaissons par le rictus paternel  
ou la blessure maternelle dans le miroir  
les pleurs ou le rire comme des noms de guerre  
puisque les pleurs ou le rire profonds et sentis  
sont à peine des blasons de couverture

nous sommes désarmés comme dans un rêve incertain  
mais nos hôtes nous remontent à la hâte  
ils nous veulent comme des alliés et non pas comme des reliques  
même si parfois ils nous demandent la défaite en petit morceaux  
pour ne pas la revivre

nous allons désarmés comme des chimères  
mais nos hôtes nous posent des questions  
qui comportent leurs embryons de réponse  
et mettent leurs pigeons voyageurs et leurs devises  
à notre timide disposition  
et bien sûr nous sommes effrayés par les mêmes paniques  
nous tremblons des mêmes préoccupations

dans la mesure que nous entrons dans la peur  
nous perdons notre étrangeté  
l'ennemi est un brouillard épais  
il est un commun dénominateur ou  
dénominateur plénipotentiaire  
c'est bien de renouer avec l'ennemi  
autrement il peut arriver  
qu'on se ramollisse en le voyant si odieux  
l'ennemi est toujours le même cratère

il n'y a pas encore de volcans éteints

quand nous nous cachons pour arroser  
le pot de trèfles charnus  
nous huilons des charnières philosophiques  
nous cadenassons nos ex-domiciles  
et rassemblons nos militances veuves  
et désobéissons aux météorologues  
nous rêvons d'aisselles de croupes de caresses  
nous nous réveillons en sentant la naphthaline

tous les clochers nous émeuvent  
bien qu'ils durent un sombre après-midi  
et qui soyons détruits par le travail

le souvenir de la mer quand il n'y a pas de mer  
l'insolence et le sang nous bouleversent  
et quand la mer est d'un vert impitoyable  
la vague se brise en multiples augures

l'un des problèmes de cette vie subsidiaire  
c'est qu'à chaque nouvelle information nous émignons  
toujours les pieds ailés très légers  
de celui qui attend le signal de départ  
et bien sûr dans la mesure que le signal n'arrive pas  
nous nous apaisons et nous nous transformons  
en hermès entassés et arthritiques  
et bien cette impressionnante légèreté  
lève ses spirales de fumée dans le langage  
nous parlons de botijas ou gurises<sup>5</sup>  
et nous traduisent pibe fiñe guagua<sup>6</sup>  
quand nous disons ta ou taluego<sup>7</sup>  
c'est comme si nous chantions sans vergogne  
quand le feu couchant du soleil n'arrive jamais<sup>8</sup>

et ils nous acceptent toujours  
ils nous imaginent parfois  
ils polissent notre nostalgie importune  
avec la tristesse qu'ils auraient eu  
ou qu'ils eurent ou qu'ils vont avoir  
mais encore ils nous montrent des faits d'hier et d'avant-hier  
le film entier afin que nous apprenions  
que la tragédie est un oiseau migrateur  
que les peuples iront à contre-mort  
et que le destin se laboure avec les ongles

il faudra le remercier la vie durant

---

<sup>5</sup> Enfants ou gosses dans le langage populaire en Uruguay

<sup>6</sup> Gosse, petit enfant, bébé dans le langage familier en Argentine, Cuba, Pérou et Bolivie respectivement

<sup>7</sup> « d'accord » ou « au revoir » dans le langage populaire uruguayen

<sup>8</sup> Hymne au drapeau uruguayen

peut-être plus que le pain et le lit et le toit  
et les pores alertes de l'amour

il faudra se souvenir avec un ex-voto  
de cette pédagogie solidaire et tangible

pour l'instant ils se sentent fiers  
de comprendre que nous ne resterons pas  
car il est clair qu'il y a un ciel  
qui nous plait d'avoir sur la tête  
ainsi nous construisons les patries transitoires  
les deuxièmes patries furent toujours bonnes  
quand elles ne doivent pas nous supporter et ni s'apitoyer  
elles nous font tout simplement une place à côté du feu  
et nous aident à regarder les flammes  
car elles savent qu'en elles nous voyons des noms et de bouches

elle est douce et prodigieuse cette patrie transitoire-là  
avec ses mains tièdes qui reçoivent en donnant  
nous apprenons tout sauf les absences  
il y a des certitudes et des chemins brisés  
des baisers passionnés et provisoires  
des brouillards avec des bateaux qui ressemblent à des bateaux  
et des lunes qui reçoivent notre nuit  
avec les tangos les marineras les sons les rumbas  
et l'important est que nous soyons accompagnés  
en portant son futur et ses os

cette patrie transitoire est douce et profonde  
elle a la grâce de nous rappeler  
de nous passer les informations et les douleurs  
comme si elle recueillait des chiots de nostalgie  
et les confiaient au sort des enfants

nous percevons peu à peu les signes du paysage  
et nous nous mesurons d'abord avec ses nuages  
et puis avec ses rages et ses gloires  
d'abord avec ses nuages  
qui sont parfois des fibres des filaments  
et parfois si ronds et pleins  
comme les seins d'une mère trentenaire  
et puis avec ses rages et ses gloires  
qui ne sont jamais ambigus

nous nous habituons à leurs coutumes  
nous arrivons à sentir leurs rafales d'histoire  
et même s'il y avait toujours un nœud inaccessible  
un utérus de gloires qui est une propriété privée  
de toute façon notre confiance hissera ses bannières  
et nous croirons qu'un jour d'ailleurs espérons

ici je ne me ségrègue pas

ils ne me ségréguent pas non plus  
je monte la garde de leurs rêves  
nous pouvons payer l'erreur commune  
ou nous nous nourrissons d'autres mélancolies

quelques-uns venons de la pêche et du raisin  
d'autres viennent de la mangue et du mammea  
et cependant nous nous retrouvons  
chez l'indocile orange universelle

l'ennemi nous surveille avec acharnement  
lui et ses "corruptologues" fouinent  
se renseignent sur nous millimètre par millimètre  
étudient les sillages qui laissent le coeur  
mais ils ne peuvent pas déchiffrer la direction  
on voit leur suffisance dès loin  
leurs flammes parviennent à effleurer le ciel  
en roussissant les talons de dieu

leur pandémonium monopolistique est terminé  
avec l'enfer artisanal du démon

l'ennemi est fort et néanmoins  
pendant que la bombe monte ses hypothèses  
et tout est assimilé à l'holocauste  
une chèvre tranquille une vraie chèvre<sup>9</sup>  
persévère en mâchant sur l'îlot

à elle seule vainquit l'empire du nord  
nous aurions dû voler tous  
pour étreindre cette sœur  
oui elle a démontré l'indémontrable  
et elle a été l'exception et la règle tout ensemble  
et grâce à cette chèvre des peuples  
hélas nous sommes restés sans apocalypse

quand nous sentons des frissons  
et les puanteurs de la ruine  
il est toujours bon de savoir que sous quelque latitude  
il y a une chèvre peut-être un puma  
un nandou un hutia un lombric  
un spermatozoïde un fœtus un enfant  
un homme ou deux un village  
une île un archipel  
un continent un monde  
si fermes et si dignes de continuer à mâcher  
et torpiller le torpilleur et peut-être  
d'en finir avec l'apocalypse pour toujours

cette subtile patrie transitoire est au commencement

---

<sup>9</sup> Allusion à Cuba

